

Pertinence et conversation¹

Jacques Moeschler

Département de linguistique générale
et de linguistique française

1. Conversation et pragmatique

Affirmer que des références à la “conversation” sont habituelles et fréquentes dans la théorie pragmatique est un lieu commun. Et c’est encore un lieu commun que de dire qu’aucune théorie pragmatique n’a été sérieusement intéressée par la conversation. Dans le cadre gricéen (cf. Grice 1975), la conversation apparaît comme un objet idéalisé de la communication rationnelle. Le principe de coopération, par exemple, découle des comportements communicatifs que les participants à une conversation ont à respecter. Mais ce serait se méprendre que d’en conclure que le mécanisme que Grice propose (à savoir les maximes conversationnelles) est spécifique à la conversation : il s’agit en fait d’une théorie générale de l’interprétation des énoncés. Un second exemple de théorie pragmatique, la théorie de la pertinence (cf. Sperber & Wilson 1986, 1989), ne dit rien sur la conversation, bien que presque tous les exemples donnés consistent en des extraits de dialogues. La conversation, moyen de communication parmi d’autres, n’a pas à être traitée spécifiquement dans le cadre de la théorie de la pertinence. Mais est-ce que la conversation possède des traits spécifiques tels qu’elle puisse invalider cette théorie ? C’est une question empirique à laquelle je ne chercherai pas à répondre ici. Je vais plutôt parler de la pertinence de la conversation pour une théorie pragmatique en général, et pour la théorie de la pertinence en particulier.

2. La pertinence de la conversation

Le premier point que j’aimerais défendre est que la conversation n’est pas en elle-même un objet d’étude. Ce qui apparaît dans les travaux sur la conversation sont différentes façons d’exploiter les données conversationnelles.

(i) Une première tradition, qui appartient au paradigme sociologique, utilise les données conversationnelles pour démontrer que les agents sociaux engagés dans des tâches spécifiques (*prendre une décision* pour le jury d’une cour pénale, par exemple) ont des comportements généraux cognitifs et rationnels. Cette tradition, conventionnellement nommée **ethnométhodologie**, est typique de ce que Levinson (1989) qualifie d’Analyse de la Conversation. Dans ce paradigme, la conversation n’est pas un objet en elle-même, mais est utilisée pour appréhender des comportements humains, cognitifs et sociaux inscrits dans un certain

¹ Version française d’une conférence donnée à UCL en mars 1991, traduite de l’anglais par J.M. Luscher. La version anglaise est à paraître dans *Lingua*. Mes remerciements vont à R. Carston, N. Smith et D. Wilson, pour la discussion qui a suivi mon exposé, et à J.M. Luscher pour sa traduction revisitée.

contexte. La méthodologie est empirique et inductive ce qui est classique en ethnoscience.

(ii) Une seconde tradition qui s'est intéressée à la conversation est ce que Levinson appelle l'Analyse du Discours. Ce paradigme vient directement de la méthodologie linguistique : la procédure est principalement déductive, basée sur un modèle théorique et indépendante de tout facteurs sociaux ou cognitifs influençant le comportement des participants. Le principal but de l'analyse du discours est d'élaborer un modèle de conversation basé sur des règles, ou principes, de compositionnalité pour expliquer la composition de discours complexes à partir d'unités atomiques (par exemple des principes de constitution d'échanges à partir d'interventions, ou d'interventions à partir d'actes, d'autres interventions voire d'échanges). Le modèle prend ensuite en compte des principes fonctionnels expliquant l'interprétation pragmatique des unités du discours (par exemple l'attribution de la force illocutoire au niveau des interventions). Là encore, la conversation n'est pas un objet en elle-même : les données conversationnelles sont principalement au service des descriptions ou des explications. Nous pouvons distinguer deux directions de recherches dans ce paradigme : la première vise à expliquer la relation entre les unités discursives réalisées à l'intérieur des énoncés et les fonctions qu'ils véhiculent (c'est-à-dire leur fonction illocutoire); et la seconde la relation entre les différentes unités discursives produisant des séquences discursives cohérentes.

La première tâche (ou règle interprétative) n'est pas en elle-même un objet autonome. Elle touche au domaine conventionnel de la pragmatique, qui consiste à fournir des principes d'interprétation gouvernés par des règles qui ne soient pas ad hoc. L'analyse du discours a adopté la théorie des actes de langage comme base de l'interprétation pragmatique et cela n'est pas surprenant. Comme il n'est pas non plus surprenant que rien de spécifique à la conversation n'ait été développé sur la question de l'interprétation. En ce qui concerne les règles d'enchaînement, le problème est tout à fait différent. En effet, aucune théorie pragmatique ne s'est intéressée aux phénomènes du discours, et aucune n'a prédit ce que pourrait être les principes gouvernant les enchaînements discursifs. Dans le paradigme de l'analyse du discours, la situation est même encore pire, parce que les règles d'enchaînement ne prennent pas pour objets les énoncés, mais les actions que ces énoncés réalisent (cf. Labov 1972). Cela signifie que les règles d'enchaînement ne dépendent pas de faits linguistiques, mais appartiennent au domaine plus général de la théorie de l'action.

Après ce premier tour d'horizon des descriptions traditionnelles de la conversation, nous voyons que la question de la pertinence de la conversation dans les théories pragmatiques n'est pas simple. En fait, nous pouvons avancer que le problème de l'enchaînement, qui est spécifique au discours, n'est pas un problème linguistique ou pragmatique, mais dépend de la théorie de l'action. D'un autre côté, le problème de l'interprétation n'est pas spécifique à la conversation et est mieux décrit dans un cadre indépendant des données conversationnelles. Vue sous cet aspect, la

conversation ne se prête pas vraiment à une étude pragmatique et a fortiori n'est pas pertinente pour la théorie de la pertinence.

Mais, comme vous êtes en train d'attribuer une présomption de pertinence optimale à cette communication, vous avez, je pense, tous déduit que je vais ébaucher des arguments en faveur d'une pertinence minimale de la conversation relativement à la théorie pragmatique et de la pertinence. Et c'est bien ce que je vais faire. Mais je vais supposer que l'argumentation générale que je viens d'exposer est correcte. A fortiori, la pertinence de la conversation ne dépend pas d'une théorie du discours, mais de certaines données conversationnelles qui fournissent des contre-exemples aux théories de l'analyse du discours. Les exemples que je vais donner tournent principalement autour des **connecteurs pragmatiques** et concernent plus spécifiquement les emplois interprétatifs des connecteurs qui entrent en contradiction avec ce que prédit l'analyse du discours. Le paradoxe est alors que la conversation est pertinente pour la théorie de la pertinence, contre les théories de la conversation ou de la cohérence.

3. Les connecteurs pragmatiques: une approche de la cohérence

Les connecteurs pragmatiques (en anglais : *discourse connectives*) ont été étudié principalement dans les théories du discours. Diane Blakemore (1987) est la première qui à avoir étudié les connecteurs pragmatiques dans le cadre pragmatique et cognitif de la théorie de la pertinence. Je vais présenter ici une approche théorique qui donne une fonction centrale aux lois de discours ou "principes argumentatifs", c'est-à-dire la théorie de l'argumentation de Ducrot (voir Ducrot 1980, Ducrot et al. 1980 et Groupe [] 1975). La discussion centrale portera sur les comportements discursifs de *parce que*.

La principale propriété sémantico-pragmatique de *parce que* (PQ) est de produire des énoncés ambigus, ce qui n'est pas le cas de ces quasi-synonymes *car* et *puisque* (cf. Groupe [] 1975). Ce comportement peut être montré par les exemples suivants :

- (1) Marie est heureuse parce que Jean l'aime.

Les deux lectures suivantes sont possibles :

- (2) Le bonheur de Marie est causé par le fait que Jean l'aime.
 (3) L dit que Marie est heureuse et cette assertion repose sur le fait (présupposé) que Jean aime Marie.

La différence est encore plus grande dans le cas des phrases interrogatives ou négatives :

- (4) a. Est-ce que Marie est heureuse parce que Jean l'aime ?
 b. Est-ce que Marie est heureuse ? Parce que Jean l'aime.
 (5) a. Marie n'est pas heureuse parce que Jean l'aime (mais parce que Pierre l'aime)
 b. Marie n'est pas heureuse, parce que Jean l'aime.

Ces phrases signifient à peu près :

(i) dans le cas des interrogatives, (4a) porte sur la relation causale éventuelle entre l'amour de Jean et le bonheur de Marie, alors que (4b) donne une raison (l'amour de Jean pour Marie) pour justifier la pertinence de la question;

(ii) dans le cas des négatives, (5a) nie la relation causale entre l'amour de Jean et le bonheur de Marie (une rectification peut suivre), alors que (5b) affirme que Marie n'est pas heureuse et l'amour que Jean lui porte est donné comme une raison d'affirmer cela.

Cette différence conduit Ducrot à conclure que *parce que* a en fait deux fonctions discursives : la première, qu'il appelle d'**opérateur sémantique**, est de lier deux contenus propositionnels à l'intérieur d'un seul acte de langage (assertion, question, négation); la seconde, qu'il appelle de **connecteur pragmatique**, est de lier deux actes de langage, par exemple une assertion, une question ou une négation à une explication.

Cette approche prédit les relations suivantes, entre information sémantique et type de lecture : plus les relations sémantiques entre les contenus propositionnels sont étroites, moins le recours à la pragmatique s'impose (la lecture d'opérateur sémantique est préférée); inversement, plus les contenus propositionnels sont disconnectés sémantiquement, plus la lecture est pragmatique (la seule lecture possible est celle du connecteur pragmatique). Le cas extrême, ou marqué, est celui de la l'interprétation énonciative, comme dans (6) avec la lecture (7) :

- (6) Il y a du poulet dans le frigo, parce que je n'ai pas envie de faire à manger.
 (7) Il y a du poulet dans le frigo et je dis qu'il y a du poulet dans le frigo, parce que je n'ai pas envie de faire à manger.

Cette analyse est très commode, car il n'y a plus besoin d'expliquer une quelconque relation propositionnelle. Elle revient à dire que le connecteur délivre l'instruction générale de relier deux unités, que ces unités soient des contenus propositionnels, ou un contenu propositionnel et une force illocutoire, ou encore un contenu illocutoire et un acte d'énonciation, comme le montre (8) :

- (8) a. CAUSE (Q, P)
 b. CAUSE (Q, F(P))
 c. CAUSE (Q, E(P))

L'exemple (9) illustre une objection à cette explication, car il suppose une relation non canonique entre deux contenus propositionnels :

- (9) Jacques est tombé à mobylette, parce qu'il a le bras dans le plâtre.

L'interprétation pertinente de (9), donnée en (10), contraste avec l'interprétation traditionnelle (11) qui reste possible. □ faut également

comparer l'interprétation (10) à l'interprétation dite *énonciative* de l'exemple (9), présentée en (12) :

- (10) La chute de Jacques est la cause de son bras plâtré.
- (11) Jacques est tombé à cause de son bras plâtré.
- (12) Jacques est tombé à mobylette et je dis que Jacques est tombé à mobylette parce qu'il a le bras dans le plâtre.

(12) à la structure sémantique (8c), c'est-à-dire CAUSE (Q, E(P)). Si cette relation explique le premier terme de la conjonction (c'est-à-dire l'acte d'énoncer P), le second terme (c'est-à-dire la cause de P) n'est pas expliqué. De plus si Q n'est pas la cause d'un P particulier, mais la cause d'énoncer P, on devrait s'attendre à ce que n'importe quelle proposition convienne. Essayons :

- (13) Jacques est tombé à mobylette, parce que Marie est ma femme.

Ici, l'interprétation "énonciative" donnée en (14) est bizarre et l'interprétation classique (8a) est la seule possible (cf. (15)) :

- (14) Jacques est tombé à mobylette et je dis que Jacques est tombé à mobylette parce que Marie est ma femme.
- (15) "Marie est ma femme" est la cause de la chute de Jacques.

L'exemple (9), que De Fornel (1989) qualifie d'**inférence invitée** (cf. Geis & Zwicky 1971), ne doit pas être perçu comme une étrange exception de la fonction de *parce que*. Il est un argument fort contre l'analyse énonciative ou argumentative et montre qu'un connecteur comme *parce que* est davantage sensible aux contenus propositionnels que ce que l'approche énonciative prétend.

J'ai avancé plus haut que l'approche de Ducrot est dominée par la notion de **cohérence**. Je vais maintenant développer ce point. En fait, si la description de *parce que* prédit que la direction de la relation est une constante et que les valeurs des unités connectées sont des variables, cela revient à dire qu'une instruction pragmatique liée à *parce que* se limite à spécifier cela : Q est donné comme argument expliquant la proposition P, ou l'acte illocutoire de P, ou l'énonciation de P. Si nous regardons d'un peu plus près ce type d'instruction, nous remarquons qu'il ne peut s'agir d'une **règle interprétative** de *parce que*, et que ce ne peut être qu'une **règle d'enchaînement**. Nous sommes face à un paradoxe gênant, car nous rencontrons une théorie qui ne porte que sur des contraintes discursives (comme les règles d'enchaînement), et qui se révèle incapable de restreindre de quelque façon le domaine des connexions possibles. En d'autres termes, la cohérence est **présupposée** (la présence d'un connecteur est une condition suffisante pour la cohérence), mais reste **non expliquée**. Un théoricien conséquent ne peut que conclure que la cohérence n'est **pas**

calculable; la calculabilité est limitée à certaines relations discursives établies par le biais de conventions liées aux connecteurs pragmatiques.

Je crois que cette analyse est fautive, non pas parce que je pense que la cohérence est calculable, mais parce que la seule fonction pragmatique des connecteurs est interprétative et non séquentielle. En d'autres termes, je prétends que les connecteurs donnent des instructions pour permettre d'atteindre la pertinence d'un énoncé, ou pour augmenter la cohérence d'un énoncé lorsque des tâches discursives spécifiques rendent cette pertinence plus faible. Je vais argumenter en faveur de cette thèse en donnant des exemples d'emplois conversationnels de *parce que*. On remarquera rapidement que ces exemples n'appartiennent pas à l'ensemble fini des emplois possibles de *parce que* donné en (8) et n'admettent pas la lecture énonciative à laquelle l'on devrait s'attendre. Je crois que ces exemples sont des contre-exemples effectifs à l'analyse de Ducrot et ne sont pas des "exceptions qui confirment la règle"! A la suite de l'analyse de ces exemples je ferai un commentaire plus général sur les théories de l'argumentation et de la pertinence, et ce commentaire nous mènera à une conclusion totalement inattendue par rapport à la conversation.

4. *Parce que* en conversation : *scripts* et pertinence

Soit l'exemple de conversation téléphonique suivant :

- (16) *Le petit avait mal au ventre* (tiré de Schmale-Buton & Schmale 1984)
- C₁ allô
- A₁ allô le trente soixante-dix onze
- C₂ oui Madame
- A₂ bonjour Madame (vite) je vous avais téléphoné tout à l'heure là pour appeler le docteur chez Madame Allégro à Mareuil
- C₃ oui oui
- A₃ est-ce qu'il est parti
- C₄ oui il est parti faire ses visites Madame
- A₄ ah bon **parce que**₁ euh je voulais lui parler c'était peut-être pas la peine qu'il vienne mais enfin (très vite) ça fait rien ça fait rien
- C₅ bon Madame euh je regrette mais il (bon?)
- A₅ (vite) non mais ça ça fait rien **parce que**₂ c'était le le petit avait mal au ventre et pis ça l'air d'être passé
oui
- A₆ mais enfin ça fait pas plus mal qu'il le voie hein
- C₇ **parce que**₃ euh i i s'il repasse par là je lui dirai mais je peux pas vous dire
hein
- A₇ (vite) oui ah ben ça fait rien
- C₈ bon
- A₈ (vite) ça fait rien excusez-moi
- C₉ (d'accord?) je vous en prie Madame
- A₉ au revoir Madame
- C₁₀ au revoir Madame

Dans cette conversation, nous rencontrons trois emplois de *parce que*, qui dépendent directement de routines conversationnelles ou de scripts généraux. Le premier emploi (PQ1) est typique : il apparaît après ce que les conversationnalistes nomment une **préséquence** : sa fonction est d'introduire la justification d'une question précédente, question qui ouvre sur un échange emboîté (A₃-C₄). Le second *parce que* (PQ2) introduit un autre type de justification, qui concerne la raison même de l'appel téléphonique. Enfin, le troisième emploi (PQ3) est typique d'une amorce de conversation (généralement sous la forme de *parce que si*). Cela m'amène à poser la question suivante : Est-il possible de rendre compte de ces trois emplois de *parce que* dans le cadre d'une théorie de la cohérence. Je réponds non, pour les raisons suivantes :

(i) Si *parce que* imposait des contraintes séquentielles, cela impliquerait que la connexions opérées par *parce que* sont calculables, ce qui n'est pas le cas. Une explication en termes de cohérence ne peut donc être que *ex post facto*. Si nous adoptons un modèle général du dialogue compositionnel, comme décrit dans Moeschler (1989), les connexions apparaissent comme totalement ad hoc.

(ii) La seconde raison est liée à l'aspect interprétatif de *parce que*. Une approche basée sur la cohérence ne considère pas les connexions entre les propositions exprimées, mais entre les actes réalisés ou entre les actes d'énonciation. Par exemple PQ2 aurait la paraphrase suivante :

(17) **Je vous dis** que cela ne fait rien, parce que **je dois vous informer** que le petit avait mal au ventre et que maintenant cela semble aller mieux.

Mais, sous cette forme, cela ne constitue pas une explication de la stratégie générale qui doit être adoptée pour interpréter un lien de connexion effectué par *parce que*.

Après cette constatation négative, j'aimerais proposer une réponse générale plus positive aux questions que posent l'interprétation des différents *parce que* de cette conversation : *parce que* est étroitement associé à des scripts généraux de conversation. Ces scripts portent, respectivement, sur l'ouverture d'une conversation, sur la façon de résoudre l'échec d'une préséquence et sur la distribution des rôles dans un cabinet médical. Je proposerai les scripts plus précis suivants pour les trois emplois de *parce que*:

(18) *Script associé à parce que*₁
 a. Si un locuteur L réalise une pré-séquence S, alors il existe un ensemble de raisons R pour S (R étant la cause de S, ou CAUSE (R, S)).
 b. A une pré-séquence S sont associées un certain nombre d'hypothèses anticipatoires H dont un sous-ensemble seulement correspond à R.

Dans ce cas, je dirai que *parce que* confirme une hypothèse anticipatrice H appartenant à R, cette hypothèse étant la cause de la pré-séquence.

(19) H : La patiente veut parler au docteur.

- (20) *Script associé à parce que₂*
Si une pré-séquence S échoue, le locuteur doit présenter une raison à son acte de communication.

Selon ce script, donner la raison de son appel téléphonique revient à donner la raison de la clôture de l'échange précédent (donnée par *non mais ça fait rien*).

- (21) *Script associé à parce que₃*
a. Sauf indication contraire, seul le docteur est habilité à porter un jugement médical.
b. La secrétaire a pour mission d'informer le docteur des appels de ses patients.
c. Si le docteur est absent, la secrétaire ne peut pas porter de diagnostic.

Ce script débouche sur le contexte d'interprétation suivant, qui rend compte des implicatures véhiculées par l'énoncé introduit par *parce que* □

- (22) *Contexte associé à l'interprétation de parce que₃*
a. Si le docteur repasse, il sera informé de la situation (21b).
b. Si le docteur est informé de la situation, il décidera ce qu'il convient de faire.
c. Le docteur va probablement repasser (assomption contextuelle).
d. Le docteur décidera ce qu'il convient de faire (implication contextuelle, de a, b, c).
e. Si le docteur est absent, la secrétaire ne peut pas porter de diagnostic (21c).
f. Le docteur est absent (assomption contextuelle).
g. La secrétaire ne peut pas porter de diagnostic (implication contextuelle, de e et f).

Nous voyons par cet emploi de *parce que* que ce n'est pas un schéma sémantique général imposé par le connecteur qui est important, mais la relation entre l'information donnée dans la conversation et des assomptions générales, accessibles aux participants à la conversation. La particularité des connecteurs est cette capacité à relier une information pertinente à la conversation. Si nous essayons de supprimer le connecteurs (*s'il repasse par là, je lui dirai*), il manque un lien entre ce qui a été traité précédemment et le nouvel énoncé. Je prétends ici que la connexion est essentiellement cognitive et porte non sur des unités discursives mais sur des formes propositionnelles (c'est-à-dire des pensées ayant un contenu représentationnel et des propriétés logiques).

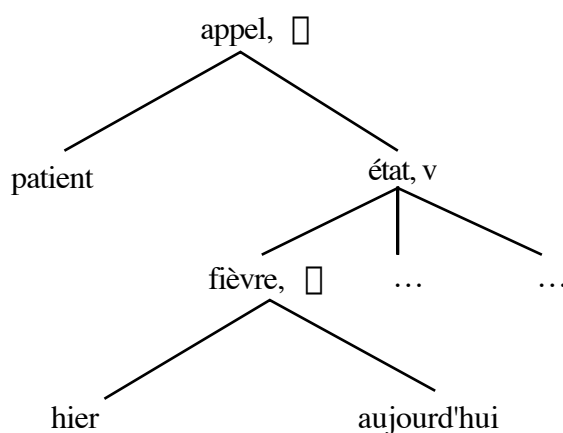
L'aspect de lien cognitif de *parce que* n'est pas propre à cet exemple, je voudrais donner un autre argument basé sur une autre conversation téléphonique qui exhibe un emploi de *parce que* très intéressant :

- (23) je vous appelle *parce que* ma fille est soignée par le docteur R* et elle a depuis hier beaucoup de fièvre maintenant elle a plus de 40 hier soir elle avait autour de 39

Cette petite intervention est intéressante, parce qu'à première vue le discours semble organisé par des marques de connexions et des marques temporelles (*parce que, et, maintenant, hier soir*). Mais il serait absurde d'interpréter ici la fonction de *parce que* comme introduisant une justification de l'appel téléphonique, simplement parce que l'énoncé que ce connecteur introduit contient l'information pertinente sur la cause de cet appel. En d'autres termes, l'organisation du discours est en contradiction avec le contenu informationnel de l'intervention. (24) donne le script général nécessaire à l'interprétation de cet énoncé, alors que (25) montre une présentation plus formelle utilisant une représentation en arbre et/ou :

- (24) *Script associé à un appel téléphonique à un cabinet de médecin*
1. Lorsqu'un patient appelle, il donne généralement les causes de son appel dans ce contexte, ses principales raisons sont :
 - (a) l'appartenance à la clientèle du docteur (en général une condition nécessaire, mais non suffisante)
 - (b) l'indication de l'état du patient (fièvre, douleur, etc.)
 2. Lorsque la raison principale (b) a été donnée ("fièvre" par exemple), d'autres spécifications peuvent être données en fonction de l'intention communicative du locuteur (par exemple, si l'information précédente était vague, elle peut être complétée par des données quantitatives, qualitatives, temporelles et spatiales).

- (25) *Structure logique d'un appel téléphonique à un cabinet médical*



Ces exemples montrent que la fonction des connecteurs pragmatiques est interprétative, et ne peut par conséquent être rendue par une théorie du discours. Mais est-ce suffisant pour affirmer que ces faits peuvent être expliqués dans le cadre d'une théorie cognitive comme la théorie de la pertinence ?

Une telle affirmation devrait également reposer sur l'examen de l'influence de la pertinence sur ces emplois. Je ne vais pas donner ici d'arguments descriptifs ou théoriques pour rendre compte du fonctionnement général des connecteurs pragmatiques dans le cadre de la théorie de la pertinence (on trouvera ces arguments dans Blakemore 1987 et Moeschler 1989). Mais je vais pousser l'analyse des exemples ci-dessus pour montrer la relation entre la conversation et la théorie de la pertinence. Je

donnerai ensuite un argument indirect sur les relations entre l'argumentation et la pertinence d'une part et la conversation d'autre part.

Si l'on accepte l'hypothèse que les connecteurs pragmatiques n'ont pas de fonction discursive spécifique, comment vont-ils fonctionner par rapport à la pertinence ? Une réponse possible est que *parce que* dans une conversation introduit un énoncé qui augmente la pertinence d'une action ou d'un énoncé précédent. Par exemple, le premier emploi de *parce que* dans la conversation (16) permet d'augmenter la pertinence d'une action (celle d'ouvrir une préséquence) qui a échoué. Dans l'exemple (23), donner la raison d'un appel téléphonique à un cabinet médical donne plus de pertinence à l'appel lui-même. En d'autres termes, ce que je voudrais proposer, c'est que même si la possibilité de parvenir à une interprétation pertinente n'est pas en cause, **certaines routines conversationnelles ont besoin d'être guidées par des mécanismes discursifs spécifiques qui indiquent la meilleure interprétation**. C'est exactement la fonction des connecteurs dans une conversation.

5. Retour à l'argumentation et à la pertinence

Je voudrais maintenant revenir sur les théories de l'argumentation et de la pertinence en regard de l'activité conversationnelle en général. Jusqu'à présent j'ai plaidé pour une approche non discursive des connecteurs pragmatiques en discours. Mais cela est un peu paradoxal puisqu'à première vue rien ne convient mieux à un mécanisme discursif qu'une approche discursive, comme la théorie de l'argumentation. En fait ce résultat n'est pas surprenant, si l'on tient compte des différentes façons possibles de décrire la conversation dans le cadre des théories de l'argumentation et de la pertinence. Il est alors possible d'affirmer les propositions suivantes :

(i) *Argumentation et conversation* :

(P1) La conversation (en tant qu'unité-type) est un objet bien délimité; en tant que telle, elle obéit à des principes de clôture, de nature argumentative.

(P2) La conversation (en tant qu'unité-occurrence) ne peut pas faire l'objet d'une appréhension directe : les principes de cohérence qui l'organisent concernent des unités abstraites, les unités-types.

(P3) Les emplois des marques argumentatives (comme les connecteurs), lorsqu'ils ne correspondent pas aux prédictions issues de leurs emplois non marqués, doivent être interprétés comme énonciativement marqués (cf. PQ₂ et PQ₃ de la conversation *Le petit avait mal au ventre*).

Quelques commentaires sont ici nécessaires. Ce que nous disent ces propositions, c'est que la seule manière d'expliquer quelque fait discursif que ce soit dans une conversation est de transformer l'unité-occurrence conversationnelle en une unité-type, qui possède des propriétés bien définies : propriétés structurelles de clôture (pour toute unité complexe); propriétés d'enchaînement attachées aux unités-types qui composent les unités-types de la conversation; contraintes d'enchaînement attachées aux connecteurs

pragmatique. Comme on le voit, ces propriétés sont définies a priori. Si les données conversationnelles les contredisent, elles ne constituent pas un argument contre la théorie elle-même, mais contre la possibilité de dire quoi que ce soit au sujet de faits de performance. Ceci constitue l'argument typique de ce que Ducrot a appelé le structuralisme du discours idéal.

(ii) ***Pertinence et conversation*** :

(P'1) La conversation est un type de communication parmi d'autres; à ce titre, les mécanismes interprétatifs mis en place ne sont pas spécifiques à ce dispositif communicatif.

(P'2) La conversation, en tant qu'objet empirique, n'est pas un objet pragmatiquement opaque; l'accès aux interprétations est une question d'accessibilité aux contextes pertinents.

(P'3) Les usages des connecteurs ne sont ni déviants séquentiellement ni problématiques interprétativement; ils opèrent sur des objets représentationnels (pensée ou forme propositionnelle) et non sur des unités de discours.

La première proposition affirme qu'il n'y a rien a priori de spécifique concernant la pertinence et la communication dans la conversation. Cette proposition est évidente dans la théorie de la pertinence, mais n'est pas acceptée en analyse conversationnelle : la conversation exhiberait au contraire des propriétés structurelles et communicatives qui lui sont spécifique (comme l'indique la notion de *pertinence conditionnelle* chez les conversationnalistes). La seconde proposition est une conséquence du mécanisme interprétatif général proposé par la théorie de la pertinence appliqué à la conversation. Ce qui paraît bizarre dans les conversations que l'on analyse, ce n'est pas l'incohérence comme problème séquentiel, mais l'incohérence comme problème cognitif ou interprétatif. Il est rare que l'on ne comprenne pas une conversation à laquelle on participe (si c'est le cas, il y a un problème d'accès au contexte); mais ce qui est souvent le cas, c'est que l'on ne comprenne pas une conversation enregistrée (pour les mêmes raisons). Enfin, la troisième proposition dérive des observations que j'ai faites sur les emplois de PQ en conversation.

Si ces propositions sont plausibles, il n'est dès lors pas surprenant que l'approche la plus linguistique (la théorie de l'argumentation) soit la moins adéquate pour l'analyse de la conversation, alors que l'approche la plus pragmatique (qui suppose la sous-détermination linguistique de l'interprétation) soit la plus adéquate pour la conversation.

6. Conclusion

La conclusion que j'aimerais tirer maintenant est très simple. Comme je l'ai affirmé dès le début de cet article, la conversation n'est pas nécessairement un objet d'étude pertinent pour la théorie de la pertinence, et cela pour des raisons aussi bien théoriques qu'empiriques. Mais, comme occurrence, comme événement, toute conversation livre des données empiriques qui ne

peuvent être expliquées par une théorie du discours. De plus, toute description de marque pragmatique qui vise à l'adéquation descriptive et explicative doit pouvoir rendre compte de faits conversationnels. J'ai essayé de montrer que cela n'était pas non plus possible pour une théorie du discours et que ces critères empiriques étaient satisfaits par une théorie cognitive et pragmatique comme la théorie de la pertinence.

Bibliographie

- BLAKEMORE D. (1987), *Semantic constraints on relevance*, Oxford, Basil Blackwell.
- DE FORNEL M. (1989), «*Parce que* et le problème de l'inférence», *Cahiers de Linguistique Française* 10, 171-192.
- DUCROT O. (1980), *Les échelles argumentatives*, Paris, Minuit.
- DUCROT O. et al. (1980), *Les mots du discours*, Paris, Minuit.
- GEIS M. & ZWICKY A. (1971), «On invited inferences», *Linguistic Inquiry* 2/4, 561-566.
- GRICE H.P. (1975), «Logic and conversation», in COLE P. et MORGAN J.L. (eds.), *Syntax and Semantics 3 : Speech Acts*, New York, Academic Press, 41-58.
- GROUPE □-1 (1975), «*Car, parce que, puisque*», *Revue Romane* 10, 248-280.
- LABOV W. (1972), «The study of language in its social context», in *Sociolinguistics Patterns*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- LEVINSON S.C. (1983), *Pragmatics*, Cambridge, Cambridge U.P.
- MOESCHLER J. (1989), *Modélisation du dialogue. Représentation de l'inférence argumentative*, Paris, Hermès.
- SPERBER D. & WILSON D. (1986), *Relevance. Communication and Cognition*, Oxford, Basil Blackwell.
- SPERBER D. & WILSON D. (1989), *La pertinence. Communication et cognition*, Paris, Minuit.